

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Le père est mort ; vive le parrain!

Le Matou de Yves Beauchemin

Yves Beauchemin, *Le Matou*, roman, Montréal,
Québec/Amérique, 1981, 583 p.

Gabrielle Poulin

Number 23, Fall 1981

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40226ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Poulin, G. (1981). Review of [Le père est mort ; vive le parrain! *Le Matou* de Yves Beauchemin / Yves Beauchemin, *Le Matou*, roman, Montréal, Québec/Amérique, 1981, 583 p.] *Lettres québécoises*, (23), 17–19.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1981

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>



Photo : Athé

Le père est mort ; vive le parrain !

Le Matou
de Yves Beauchemin

« Si bien que lorsque nous tentons de pénétrer jusqu'à l'âme, nous ne la trouvons plus : elle s'est pétrifiée et l'homme entier s'est mué en un effrayant Pliouchkine, dont les semblants de sentiments qu'il manifeste parfois rappellent les suprêmes efforts d'un homme qui se noie . . . »
(Nicolas Gogol, « Notes se rapportant à la première partie des Âmes mortes. »)

On raconte que, après avoir entendu lire les trois premiers chapitres, « très drôles », des *Âmes mortes*, Pouchkine, qui avait lui-même suggéré à Gogol le sujet de son roman, se serait écrié : « Dieu ! Que notre Russie est triste ! », découvrant au romancier, par cette exclamation, la véritable portée de son oeuvre. Ce n'est sans doute pas un hasard si l'un des personnages du *Matou*¹ de Yves Beauchemin, l'abbé Jeunehomme, un prêtre amant des lettres, consacre sa vie, comme son ministère d'ailleurs, à la recherche des *Âmes mortes*, plus précisément du manuscrit de la deuxième partie, qui avait coûté à Gogol « cinq ans d'un travail acharné » et qu'il brûla entièrement à une minute où il vit « la mort en face ».

Il va sans dire que l'abbé Jeunehomme échouera dans sa tentative de résurrection du « nouveau phénix » que Gogol n'avait pu qu'entrevoir « sous des espèces plus épurées et plus lumineuses² ». Mais, après tout, que doit importer au lecteur l'échec de ce personnage secondaire et anachronique, simple cousin du héros, si Florent, le véritable protagoniste, peut, lui, mener à bien son entreprise toute laïque en dépit de tous les obstacles ?

Car *Le Matou*, c'est d'abord le récit palpitant et endiablé des aventures d'un jeune Québécois (montréalais) ordinaire, (c'est-à-dire héritier innocent d'un dix-neuvième siècle dit paternaliste et idéaliste), décidé à s'affranchir, pour son propre compte, d'un passé de servitude et à devenir son propre

maître. Pourquoi les seuls immigrés auraient-ils l'énergie et la volonté de réussir ? Florent est dans la fleur de l'âge ; il peut s'appuyer sur une petite épouse modèle, chère Elise, et sur des amis inconditionnels ; il est intelligent et rusé ; il n'a pas peur du travail. Il se taillera une place dans cette société capitaliste qui résiste aux petits et exalte les superbes. Pour cela, il suffit de flatter la bête dans le sens du poil . . . Cette bête est immense et gourmande ; elle a au moins sept gueules qu'il faut sans cesse apaiser pour ne pas qu'elle vous dévore. Florent, qui aime aussi bien manger et bien boire, a toujours rêvé de posséder un restaurant. Quoi de plus propre à concilier l'appétit des richesses, les instincts naturels et même la sauvegarde des dernières valeurs tra-

ditionnelles (les seules résistantes et toujours nourrissantes), celles de l'authentique cuisine québécoise dont un chef français bien disposé, de la trempe d'un Aurélien Picquot, peut acquérir la parfaite maîtrise en quinze jours, quoi de plus approprié dis-je, que la possession d'un restaurant populaire dans un quartier aussi modeste que le Plateau Mont-Royal ? Que les héros de Tremblay continuent de traîner leurs savates dans la cuisine des belles-soeurs ; les Beauchemin de contempler, au fond de leur verre, le reflet vacillant de leur race de monde toujours renaissante ! Florent, lui, s'est découvert un tempérament nord-américain, une tante millionnaire, qui a quitté pour la Floride un Québec trop familial et trop intéressé, et . . . un parrain. Périmée la quête des valeurs spirituelles ! Que sert à l'homme de caresser son âme si l'argent lui échappe ? Révolue aussi l'époque du romancier-dieu-le-père-et-confesseur. L'écrivain doit consentir à réapprendre son métier à partir d'un abécédaire inversé (C B A), sur des lettres de bronze que la publicité tapageuse peut faire résonner avec un bruit rassurant de pièces sonnantes et trébuchantes.

Le jeune romancier, en effet, s'il veut être lu, doit, dans cette civilisation du best-seller, troquer les joies trop discrètes de la paternité littéraire contre les risques d'un métier qui s'apparente à celui du journalisme. C'est qu'il en faut du souffle, de l'audace et de la persévérance pour courir après ces « créatures », épier leurs attitudes, leurs tics, les particularités de leur langage, le moindre de leurs gestes. Comment réussir à entraîner le public lecteur dans une aventure dont les héros sont des personnages sans aucune épaisseur psychologique apparente. La psychologie, tout comme l'âme, a fait son temps. Le mouvement, l'agitation, le bruit peuvent-ils, dans un livre-reportage, donner, comme dans la vie quotidienne, l'illusion de la vie ? La description des phénomènes sensibles, en un mot, peut-elle tenir lieu d'analyse psychologique ?

Tout autre que l'auteur de *l'Enfrouapé*³ aurait trébuché cent fois et se serait brisé les jambes dans cette course interminable dont Beauchemin se fait

à la fois le promoteur, le complice et le témoin, à la façon même du destin qu'il s'amuse tour à tour à provoquer, à parodier et à déjouer. À incarner également. N'est-ce pas lui qui, sous le déguisement d'un Egon Ratablavasky (sorte de Balzac mâtiné de Rastignac — considérez ce curieux assemblage de syllabes), qui sait tout, qui est partout et qui peut tout, donne le coup d'envoi à cette histoire et, à Florent, qu'il ne lâchera plus, le signal du départ ?

RACONTEZ-NOUS UNE HISTOIRE

Une fois, c'était . . . Oui, le roman moderne destiné à la consommation doit être simple et prenant comme un conte. Tant mieux encore, s'il est écrit au passé et si l'auteur accepte de voir disparaître son « je » au profit des il(s) et des elle(s) qu'il tient au creux de sa main et dont ils jouent et se jouent, comme un Ange-Albert de ses dés. Une fois, c'était . . . Non, bien sûr, il ne faut pas résumer cette histoire, puisque l'un des mérites du *Matou*, c'est de tenir le lecteur en haleine du commencement à la fin. Une histoire pleine de péripéties, de rebondissements, remplie de personnages (une bonne centaine) et de figurants. Des individus, comme chiens et chats (il y a aussi la fragile chienne Vertu et le solide chat Déjeuner), aux prises avec d'autres individus, entraînés tous dans les rouages anonymes d'une société qui les asservit à ses machines administratives, celles des hôpitaux et de leurs salles dites d'urgence, de la police, des corps municipaux, des milieux d'affaires, des institutions bancaires . . . Seuls les très riches et les très habiles peuvent à leur tour finir par imposer leur loi au peuple grouillant de la fourmière et choisir les héritiers de leur pouvoir pour les façonner à leur image et à leur ressemblance.

Egon Ratablavasky a choisi Florent. De toute éternité.

On ne résiste pas à la sollicitude à deux tranchants d'un tel parrain. De toutes façons, même la révolte et la haine ont partie liée avec cette puissance ténébreuse et créent les cercles concentriques qui contribuent, aussi sûrement que la soumission, à englober l'enfant qu'on a un jour été. Comme monsieur Émile, qui est l'enfant et

toute l'enfance de cette famille et de cette société sans père, le frère du Momo d'André Major. Monsieur Émile (« C'est notre enfant à tous. [. . .] Il est plus misérable qu'un orphelin⁴ »), le personnage le plus attachant de ce roman, le seul qui ne soit pas à sa place dans ce microcosme sur lequel « on a surimprimé [. . .] pour que ce soit l'enseignement qu'il reçoive dès le jeune âge, les caractères de la décomposition et de l'auto-justification des adultes⁵ ». Pauvre monsieur Émile ! même sur le chandail qu'il aime tant se profiler l'image de cette locomotive-fantôme qu'Egon Ratablavasky, complice de la fumisterie de Florent, lâche sur les voies désaffectées de Sainte-Romanie, en plein coeur d'une tempête de neige. Et son matou, son cher Déjeuner, ne tient-il pas auprès de lui ce rôle ambigu du destin que Ratablavasky joue auprès de Florent ? Lui seul d'ailleurs, avec les griffes de l'instinct, peut affronter le dieu en face. Mais si les dieux ont le pouvoir de se déchirer, ils n'ont pas celui de se donner la mort mutuellement. Le petit peuple des enfants des hommes fournit seul des victimes à leur vengeance.

. . . UNE HISTOIRE DRÔLE OU BIEN UNE HISTOIRE TRISTE ?

Pouchkine lui-même rirait s'il pouvait lire *Le Matou*. De la première à la presque dernière page. Car il y a place dans ce roman pour le fin rire racé universel comme pour le gros rire gras des Québécois. Beauchemin a su prendre à l'égard de son propre récit et de ses innombrables personnages la distance réconfortante qui, en lui garantissant l'impunité, lui permet quand même de tout voir, de tout entendre et de tout explorer de ce qui fait la matière cocasse du monde moderne. Rien n'échappe à ce romancier doué du sens de l'observation la plus aiguë et la plus lucide et, comme Ratablavasky, d'une seconde vue, celle que procure la magie des livres. L'horticulture, la gastronomie, la médecine, la chimie des produits de beauté, le flair qui fait découvrir les trésors de l'antiquité (québécoise), l'histoire piquante de l'Église de France, la littérature russe et l'art pour un libraire de s'enrichir en vendant des manuels scolaires. . . . toutes ces choses, auxquelles l'un ou l'autre des personnages doit s'initier pour réus-

sir, le romancier a su, le premier, les apprendre ou les expérimenter. A-t-il goûté à tous les plats et dégusté tous les grands crus dont il fait la description et l'éloge ? Les saveurs et les bouquets qui font venir l'eau à la bouche n'ont rien retenu de la poussière des bibliothèques. L'abbé Jeuhomme lui-même, nourri pourtant de la substantifique moelle des livres, sait faire honneur à un menu bien substantiel pour peu qu'il soit inspiré de *Pot-bouille*, de *Madame Bovary*, voire des *Anciens Canadiens*. Cher abbé Jeuhomme ! En voilà un qui sait tirer parti de ses lectures pour consoler l'humanité, lui qui n'hésite pas à utiliser le portrait de l'auteur de *la Recherche du temps perdu* à la seule fin de rassurer une petite chienne affectée de claustrophobie. C'est qu'elle aura besoin de toutes ses forces, cette pauvre Vertu bâtarde de l'Amérique pour affronter le terrible Déjeuner qui veille jalousement sur monsieur Émile.

Une histoire drôle ? Oui. Absolument hilarante. Avec ses tempêtes de neige du siècle, ses cuites, ses bains de sang, ses embouteillages... Avec ses personnages tellement ressemblants et pourtant si pittoresques que vous reconnaissez tout de suite, à leur manie, au son de leur voix, à leur accent. À peine a-t-il ouvert la bouche que même l'odieux et nauséabond Ratablavasky réussit à mettre les rieurs de son côté. Sa langue possède cette sorte de fixité dynamique qui en fait l'instrument parfait de la fatalité qu'il incarne. Langue à la fois familière et étrange, dans sa syntaxe, non pas boiteuse, mais juste un peu déhanchée, dans son vocabulaire grandiloquent et acéré dont le « parrain » joue comme d'un glaive fleuri :

Voilà un jeune homme de gestes sûrs et d'un bel sang-froid, dit-il à voix haute avec un accent bizarre. C'est un trésor à notre pays. (P. 11.)

— ... votre réaction a rempli mon coeur de grandes délices. ... (106.)

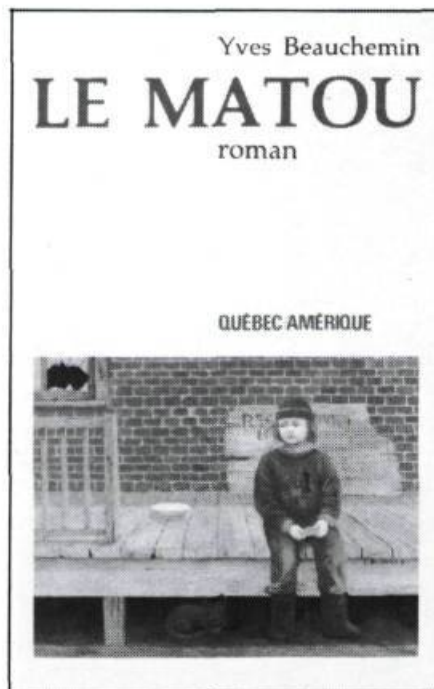
— ... tout est réglé, le ciel sourit, les oiseaux peuvent se remettre de voler, comme on dit dans mon pays. (169.)

— J'ai voulu ... m'amuser légèrement avec les buts de votre personne, mais pour votre seul bien ...

Longtemps après la disparition du « grand vieillard sec à redingote noire dont le visage se termine par un curieux menton en forme de fesses », sa voix résonne encore dans l'espace, continuant de tracer des cercles de plus en plus grands qui élargissent, comme son odeur annonciatrice, l'empire et l'emprise de « l'éternel ami ».

UNE HISTOIRE TRISTE !

Pourtant si la bonne humeur et l'humour omniprésent du romancier font de la lecture du *Matou* une véritable fête de l'intelligence et des sens à laquelle chacun est gracieusement convié, à distance, comme à une sorte de spectacle,



« un spectacle de l'imagination » ainsi que le souhaitait Ratablavasky, le lecteur, à l'exemple de Pouchkine, ne peut s'empêcher de s'écrier bien avant la fin du troisième chapitre : « Que notre monde est triste ! » Oui, bien sûr, l'histoire finit bien, c'est-à-dire que la fin justifie les efforts déployés par le héros et sa parfaite épouse. Il y a bien eu quelques pots cassés en cours de route mais, n'est-ce pas ? comme Picquot, tout le monde sait qu'on ne fait pas d'omelette sans... C'est pourquoi il faut se former une solide carapace. L'innocence, la candeur ne peuvent plus avoir cours. L'enfant doit mourir très tôt et emporter son âme avec lui, car il n'y a plus de père pour lui. Une nouvelle filiation s'est établie, plus solide et plus durable. Un Egon

Ratablavasky ne meurt jamais. S'il accepte de disparaître, c'est peut-être que sa descendance est assurée en ce « jeune homme impétueux rempli de bonnes pensées », dont il a su faire un fils selon son coeur : « J'ai pris le goût de gagner... quitte à me salir un peu les mains. D'ailleurs, le bonheur propre, est-ce que ça existe ? » (p. 581.) Dans ce monde et dans ce roman, drôles à mourir, seules les bêtes sont condamnées à l'innocence. « Couchée au pied du lit de la petite Florence », Vertu a beau ouvrir l'oeil, soupirer comme à l'approche d'un danger, elle ne saurait soupçonner que le pire ennemi dort paisible dans la chambre d'à côté, un bras placé sous la nuque de son épouse, qui ne sait plus bien distinguer, depuis le temps, entre le meilleur et le pire.

Heureusement, la mémoire a la vie dure. C'est elle dans cette histoire aux couleurs de la vie et de la mort, qui a le dernier mot, ou plutôt qui projette, dans l'obscurité devenue complète, la plus durable lueur, comme un « oeil vert finement strié d'or, où luit une pupille d'un noir insondable ». Mémoire de chat ? Le romancier aussi veille, à sa façon, sur le passé. Il rit pourtant. Il fait rire, sachant bien que ce monde est impitoyable pour les prophètes de malheur. D'ailleurs, il n'est pas un prophète. Mais le noir insondable sur lequel s'ouvre son oeil vigilant révèle un étrange abîme. Dans ce noeud d'ombre, le temps et l'espace romanesques plongent des racines qui défient les limites quotidiennes sur lesquelles se frappent, avec un bruit de métal, ceux que l'auteur du *Manteau* et du *Revizor* a appelés « les âmes mortes ». C'est à partir de ce centre obscur, et toujours fécond, qu'un romancier de la race de Yves Beauchemin recommence, chaque jour, sa quête périlleuse et s'acharne à créer l'univers de sa liberté.

1. Yves Beauchemin, *Le Matou*, roman, Montréal, Québec/Amérique, 1981, 583 p.
2. Nicolas Gogol, extrait d'une lettre de 1846.
3. Yves Beauchemin, *L'Enfirouapé*, roman, Montréal, La Presse, 1974, 257 p.
4. *Le Matou*, p. 425.
5. Pierre Vadeboncoeur, *Les Deux Royaumes*, Montréal, L'Hexagone, 1978, p. 224.